

Les adolescents dans une société multiculturelle

Approche transculturelle

Marie Rose Moro, Béatrice Gal

Marie Rose Moro

Professeur de psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent, Université de Paris Descartes. Chef de service de la Maison des adolescents de Cochin et du service de psychopathologie de l'enfant de l'hôpital Avicenne, Bobigny, AP-HP. marie-rose.moro@cch.aphp.fr

Directrice de la revue transculturelle *L'autre*. www.clinique-transculturelle.org

Dernier livre paru: *Aimer ses enfants ici et ailleurs. Histoires transculturelles*. Paris, Odile Jacob, 2007.

Béatrice Gal

Praticien Hospitalier, Service de psychopathologie de l'enfant de l'hôpital Avicenne (Pr MRose Moro) , Bobigny, AP-HP.

« Miguel découvrit soudain qu'il y avait quelque chose de terrifiant dans la solitude de l'immigration, une sorte de descente dans un gouffre, un tunnel de ténèbres qui déformait le réel. Kenza s'était laissé prendre dans un engrenage. Azel lui avait carrément dérapé. L'exil était le révélateur de la complexité du malheur. » p.243.

Tahar Ben Jelloun, 2006.

Ce sont les mots mieux que les sols qui nous portent et nous enracent

Le titre de ce paragraphe m'a été inspiré par une phrase du grand philosophe Levinas qui dans une interview a dit à peu près ceci « Ce sont les livres mieux que les sols qui nous portent et nous enracent. » En effet les adolescents, enfants de migrants, comme tous les adolescents sont en recherche de sens, d'identités complexes, d'histoires qui assument leurs multiples facettes comme tous les adolescents d'Europe, enfants de migrants, comme tous les adolescents du monde, fruits des migrations parentales et des mouvements de l'histoire. Et on le sait, les migrants sont maintenant si nombreux dans le monde du fait des crises, des guerres, des choix ou des nécessités qu'ils seront, bientôt, plus nombreux que ceux qui vivent et meurent sur le même sol « les culs de plomb comme les appelait » Victor Hugo. Il va donc falloir trouver des modalités de construction identitaires qui ne s'enracinent pas dans la terre, dans le sol historique mais dans tout ce qui se transporte, les mots, les souvenirs, les pensées, les corps... des identités éphémères mais consistantes qui nous permettent de nous sentir vivre, de penser et d'agir.

Traiter actuellement la question cruciale des adolescents de la seconde génération de migrants est une entreprise très délicate. En faire un sujet de recherche épistémologique et clinique constitue un beau défi mais on voit se développer des études dans toute l'Europe sur ce sujet qui est maintenant devenu éminemment européen. Par exemple, une métaanalyse récente reprise dans la Résolution du Parlement européen du 2 avril 2009 sur l'éducation des enfants des migrants¹ a montré qu'il y avait davantage de

¹ Consultable par exemple sur le site www.clinique-transculturelle.org

difficultés scolaires pour les enfants de migrants que pour les autres avec des difficultés au niveau des apprentissages préscolaires et une pauvreté du langage — avec un retard de langage qui s'accroît avec l'âge et qui devient massif à l'adolescence. L'échec scolaire est très important et on constate une perte de chance des adolescents, enfants de migrants par rapport aux autochtones à niveau social comparable. La question de l'école est cruciale car elle détermine en partie l'avenir de ces adolescents dans la société d'accueil de leurs parents, devenue leur société d'appartenance mais elle ne résume pas les difficultés de ces adolescents qui dépassent la sphère scolaire.

En effet, en partant de la clinique auprès de ces adolescents et des questions qu'elle pose, nous voyons, comment les paramètres culturels viennent complexifier les analyses individuelles. L'ensemble de ces données sont nécessaires à intégrer dans toute réflexion, pour peu qu'elle se veuille heuristique.

Pour les adolescents, négocier entre le même et l'autre

On connaît maintenant ce que mobilise le processus d'adolescence. La transformation pubertaire physique place l'adolescent face à une obligation : reprendre les conflits délaissés lors de la période de latence, se situer dans son identité sexuelle en réélabrant le conflit œdipien de la période génitale et les conflits fantasmatiques archaïques. L'adolescent est alors contraint à un travail psychique considérable dans la mesure où il doit "se modifier", accepter les différences qui le séparent de son "Je-enfant"; celles physiques bien sûr, mais aussi celles psychiques qui le singularisent tout en le plaçant dans sa lignée (Aulagnier, 1989). Le questionnement anxieux dans lequel se trouve l'adolescent quant à son identité sexuelle, se trouve renforcé par le sentiment d'inadéquation ou d'étrangeté par rapport à sa nouvelle image du corps. L'accès à l'identité sexuelle l'oblige à faire le deuil d'une mégalomanie infantile et d'une bisexualité triomphante. Quitter la toute-puissance de l'état de l'enfance mobilise les capacités de l'individu à aller de l'avant, vers cet étrange statut inconnu qu'est celui de l'être adulte. Expérience ambivalente de transformation des repères, d'affleurement des sens qui fait appel aux défenses de l'individu contre la nouveauté mais aussi à ses capacités d'appréhender l'inconnu sans être préparé. Il s'agit là d'un voyage intérieur, déstabilisant, remettant en question chez les adolescents, enfants de migrants les images parentales à travers, par exemple, le questionnement sur les affects liés au voyage migratoire de leurs parents et les souvenirs -souvent de perte douloureuse- qui y sont liés. L'adolescence, par les modifications qu'elle introduit dans le corps en tant que référence ultime (instrument de mesure) rappelle donc et remet à la surface les fragilités liées aux séparations précédentes et aux ruptures des contenants, notamment celui du cadre culturel externe, en tant qu'enveloppe sensorielle, organisatrice et structurante (Moro, 2007 ; Baubet et Moro, 2009). C'est donc à ce moment-là que la rupture migratoire vécue par les parents et transmise à l'enfant réapparaît sous forme d'angoisses de rupture. Les expériences de non-sens tels que peuvent les vivre ces adolescents dans ce monde si inquiétant et si imprévisible prennent alors une valence traumatique dans cet après-coup inéluctable, notamment si elles ne sont pas écoulées par une "remise en histoire" progressive (Aulagnier, 1989). L'adolescent doit négocier son identité entre ces deux polarités du même et de l'autre, il doit identifier ressemblances et différences pour se construire en tant qu'être autonome. Moment contenant des potentialités de résolution, l'adolescence inclut aussi des risques de déstructuration inhérents à ce processus vital de remise en chantier. Sont alors

sollicitées les assises narcissiques de la personnalité, en tant que garant d'un sentiment de continuité psychique, le maintien de cette dernière restant en interdépendance avec la perception de l'altérité et de la différence (différences par rapport aux autres adolescents en particuliers autochtones, différences par rapport à leurs parents...). L'adolescent en se posant la question de son histoire, pose aussi celle de son lien de filiation à ceux qui l'ont engendré. Pour l'adolescent enfant de migrants, ce passage est plus complexe de par la non-continuité du contenant culturel qui gère les liens de filiation et d'affiliation. En effet, le désengagement d'avec les parents et les mouvements de désidérialisation qui en découlent passent par une remise en cause des valeurs parentales, des manières d'être et de se comporter de ces derniers. Parfois, les adolescents se déprennent de l'admiration qu'ils vouent à leurs parents, ne veulent plus être comme eux, les critiquent et les jugent. Ils prennent des distances par rapport aux images parentales idéales et remodelent leurs « idéals du moi » en rapport avec des figures substitutives nouvelles, qu'ils puisent dans la société, dans le groupe et dans la bande.

A qui je ressemble ?

Dans cette redéfinition nécessaire du même et de l'autre que tout adolescent doit accomplir, le moment du choix d'un partenaire sexuel éventuellement issu d'un monde culturel différent de celui de ses parents est un moment critique. Le choix d'un partenaire surtout à l'adolescence où tous ces mécanismes sont en pleine restructuration entre parfois dans une logique traumatique. Ces rencontres non préparées non médiatisées par le groupe familial encore moins par le groupe social fonctionnent parfois comme des événements eux aussi traumatiques. A qui je ressemble et qui me ressemble? Qui est le même et qui est autre? Qu'est ce qui m'a été transmis? Que devrai-je transmettre à mon tour? Quelles sont mes appartenances? Dans ce contexte, se posera la question du choix du partenaire. La question des affiliations est nécessairement culturelle. En Occident, l'alliance est d'abord individuelle mais l'on sait qu'il existe un déterminisme social important du mariage. Ailleurs, dans les sociétés traditionnelles, le mariage est d'abord un choix familial. Bien sûr, il faudrait parler des représentations de la femme et de l'homme ici et ailleurs, de leurs fonctions parfois mouvantes et complexes, des modalités de leur rencontre. Il faudrait parler des problèmes spécifiques par exemple des jeunes filles maghrébines ou d'Afrique noire que l'on renvoie au pays parce qu'elles revendiquent une place différente de celle qui leur ait traditionnellement impartie par le groupe, la place parfois idéalisée de la femme occidentale. Mais restons dans le domaine clinique, ces questions demandent une analyse anthropologique et sociologique approfondie. Gardons nous de jugements qui seraient idéologiques et qui obscurciraient notre position de soignant. Une étude approfondie nécessiterait une analyse groupe par groupe en tenant compte de la situation individuelle et du contexte familial et social. Des interventions médico-sociales maladroitement et intempestives sont souvent inefficaces voire toxiques. Les interventions doivent être réfléchies et individualisées. Ce choix du partenaire est un moment d'inscription quasi-définitive de l'adolescent dans la société d'accueil. Se pose la question de l'appartenance de ses futurs enfants et des liens avec sa propre famille. C'est un moment de grande vulnérabilité pour l'adolescent et de particulière fragilité pour la famille. Il n'est pas rare de voir le père décompenser sous forme de névrose traumatique ou de dépression grave. C'est en général le père qui est menacé par cette inscription car c'est toute la question de la filiation et de l'affiliation qui est posée tant pour les garçons que pour les filles. Jusqu'à l'adolescence, l'enfant de migrants a recours

au clivage phénoménologique de l'être afin de conserver ses liens avec les deux mondes qui l'entourent, mondes qui sont vécus comme inconciliables, voire contradictoires (Moro, 2008). Mais à l'adolescence, il doit véritablement se métisser. Le métissage culturel de ces adolescents passe par une double intégration des repères propres à chaque monde, par une connaissance plus ou moins bonne des règles implicites qui gèrent les deux systèmes culturels et une recreation d'un nouveau système métissé. Ce métissage est fragilisant, il peut devenir enrichissant lorsque les deux pôles culturels sont reconnus et acceptés par l'individu ce qui est loin d'être évident à l'adolescence, période de construction de l'identité, période de doute et de remise en question.

La nécessaire conflictualité entre intersubjectif et collectif

Les adolescents migrants sont donc soumis à une réalité doublement contraignante; celle de rompre les liens avec leur culture sans pour autant vouloir délaisser leur appartenance familiale du fait des liens affectifs profonds qu'elle suppose mais, ces liens affectifs sont parfois ambivalents, voire conflictuels. Il est donc important de ne pas entendre le discours de ces adolescents sur leurs appartenances au premier niveau mais de les comprendre dans leur complexité et dans la nécessaire conflictualité. On peut rapporter ici des paroles comme "Je suis d'ici et c'est tout; je ne veux pas entendre parler des choses du pays; tout ce qui concerne le pays c'est dépassé...". Le relais, en effet, n'est pas aisé entre les appuis narcissiques qu'offrait jusque là la conformité au Surmoi parental et ceux que le sujet trouve dans les valeurs de sa classe d'âge. D'autre part, l'idéal du moi, du fait de cette non modification des sources des apports narcissiques, reste relié au narcissisme du parent œdipien. Les autres rencontres identificatoires et possibilités d'investissement offertes par le groupe en tant que figures de déplacement et de médiations, supposées servir d'appui de substitution à la suite du mouvement de désidérialisation et de désinvestissement des parents ne sont pas toujours utilisables pour l'adolescent de la seconde génération. Le monde français et d'une manière plus générale, le monde européen ne se prête pas volontiers à des identifications qui pourraient permettre une affiliation souple et métissée à ce nouvel univers choisi par leurs parents, milieu naturel des adolescents, fils de migrants.

Mais que transmettent les parents de la question migratoire à leurs adolescents ?

L'événement migratoire parental

Il y a plusieurs types de migrations, des migrations intérieures, du village à la ville, des migrations extérieures, d'un pays à l'autre, d'un continent à l'autre... Il y a aussi des ruptures violentes sans modifications de lieux comme celles liées à des événements traumatiques tels que la guerre, les catastrophes naturelles... Tout ceci est très hétérogène, nous nous limiterons ici à un seul type d'événement déjà en lui-même polymorphe, le voyage d'un pays à l'autre et l'exil qui en découle. L'événement migratoire est ici considéré comme un acte psychique : par la rupture du cadre externe qu'elle implique, la migration entraîne par ricochet une rupture au niveau du cadre culturel intériorisé du patient étant donnée l'homologie entre la structuration culturelle et la structuration psychique (Devereux 1970 ; Nathan, 1986).

La migration, en effet, est d'abord un événement sociologique inscrit dans un contexte historique et politique. Les raisons pour lesquelles on migre sont nombreuses. Parfois, on est contraint de le faire pour des motifs politiques, d'autres fois pour des raisons économiques. Parfois, on choisit de migrer pour trouver une vie décente ailleurs. Parfois encore, on migre par soif de liberté individuelle, d'aventure ou d'exotisme. D'ores et déjà, on comprend qu'au vécu de la migration elle-même peut s'ajouter celui des circonstances qui ont présidé à cette migration. Les réfugiés politiques qui ont été parfois soumis à des tortures ou des violences de tout ordre dans leur pays ont un passé traumatique pré-migratoire qui va modifier la manière dont ils vivent l'exil. Mais, qu'elle soit voulue ou choisie, toute migration est un acte courageux qui engage la vie de l'individu et entraîne des modifications dans l'ensemble de l'histoire familiale. De plus, les récits mille fois entendus de migrations, nous font penser que, parfois, les motifs de la migration, même choisie, sont ambivalents : désir de partir et peur de quitter les siens, modalités de résolution de conflits familiaux et aboutissement d'une trajectoire de rupture ou d'acculturation à l'intérieur de son propre pays... La migration, c'est là sa grandeur existentielle, est un acte complexe, ambigu, profondément humain.

Pourtant, quelles que soient les motivations de cet acte, la migration est potentiellement traumatique, non pas au sens négatif du terme, mais au sens psychanalytique — un trauma qui va induire de nécessaires réaménagements défensifs, adaptatifs ou structurants. Il est en fait nécessaire de distinguer plusieurs dimensions de ce traumatisme migratoire (Nathan, 1987, p.8) : “1- le traumatisme classiquement décrit par la théorie psychanalytique et qui pourrait se définir comme un soudain afflux pulsionnel non élaborable et non susceptible d'être refoulé du fait de l'absence d'angoisse au moment de sa survenue” ; Freud et d'une façon générale, la psychanalyse reconnaît trois significations à la notion de traumatisme : “ celle d'un choc violent, celle d'une effraction, celles de conséquences sur l'ensemble de l'organisation” (Laplanche et Pontalis, 1967, p. 500). A côté de ce premier type de traumatisme, Nathan (ibid.) en différencie deux autres : “2- le traumatisme "intellectuel" ou traumatisme du "non sens" dont le modèle a été fourni par G. Bateson dans sa définition du "double bind" (double contrainte) ; 3- enfin un troisième type, le traumatisme de la perte du cadre culturel interne à partir duquel était décodé la réalité externe”. Lorsqu'il y a un traumatisme migratoire, c'est généralement un traumatisme "du troisième type" mais il peut être associé aux deux autres types, les dimensions affectives, cognitives et culturelles entretenant des interactions nécessaires et complexes (Devereux, 1972).

Le traumatisme migratoire n'est pas constant et inéluctable, il peut cependant survenir quelque soit la personnalité antérieure du migrant. Les facteurs sociaux défavorables (au pays et en France) sont des facteurs aggravants de même que les modalités de l'accueil dans le nouveau pays. De plus même lorsqu'il survient, ce traumatisme n'entraîne pas forcément des effets pathogènes. Il est parfois, comme tout traumatisme, structurant et porteur d'une nouvelle dynamique pour l'individu voire germe de métamorphose. La migration peut donc être aussi porteuse de potentialités créatrices. D'où la nécessité d'identifier les facteurs qui permettent de maîtriser le risque transculturel et, par la même, de le transformer en potentialités créatrices pour l'individu et les sociétés.

Le trauma migratoire est vécu directement par les parents et transmis aux enfants sous forme d'un récit idéalisé, souvent d'un récit tronqué, parfois encore sous

l'apparence d'une nécessité alors qu'il s'agissait d'un choix et trop souvent, sous forme d'un non-dit douloureux voire destructeur. Pour les enfants de migrants ce nœud de l'histoire parentale va constituer une matrice de fantasmes, d'hypothèses, de constructions en miroir des fantasmes parentaux souvent riches et créateurs mais parfois aussi névrotiques et stérilisants. Tel fils de migrants raconte que son père a quitté le pays pour permettre que ses enfants survivent, deux étant morts avant lui ; tel autre me raconte que son père a migré, tel un aventurier des temps modernes, pour s'initier à un autre monde comme d'aucuns sont initiés dans la brousse ; tel autre enfin se souvient avoir entendu lors d'un repas familial que son oncle a migré pour rembourser une caution : il avait volé des bijoux, il avait été mis en prison puis il en était sorti sous caution ; il fallait alors la rembourser... Autant de bribes de vies arrêtées mais aussi parfois réanimées, revivifiées par la migration. De véritables odyssées parfois brisées parfois remises en mouvement par la migration.

Diversité est ma devise

Ce détour par le voyage parental permet d'insister sur une question essentielle des adolescents et de leurs parents, celle de la transmission. Que peut-on transmettre en situation transculturelle et comment le faire ? Et que peuvent s'approprier les adolescents ? Il importe de faire ce détour pour comprendre ce que vivent les adolescents dit de la seconde génération, expression qui semble gommer toute l'histoire familiale et collective qui a précédé la migration, comme si leur histoire commençait avec la migration de leurs parents.

Diversité c'est ma devise, ainsi s'exprime Jean de la Fontaine dans la fable « Pâté d'anguille », fable qui nous rappelle que la diversité doit être pensée et agie, c'est une question vieille comme le monde qui trouve aujourd'hui encore une grande actualité.

Face à cette situation de métissage et de construction de nouvelles formes d'identités complexes, comme devant tout autre événement qui intervient dans le processus de développement de l'enfant, quatre facteurs sont à considérer. Le premier est la *vulnérabilité* (ou l'invulnérabilité) qui représente les capacités de défenses passives de l'enfant et de l'adolescent — la vulnérabilité est secondaire aux événements de vie et aux facteurs de risque. Mais il ne faut pas oublier les trois autres que sont la *compétence* qui représente les capacités d'*adaptation* active du nourrisson, de l'enfant, à son environnement, la *résilience* qui décrit les facteurs internes ou environnementaux de protection (Cyrułnik, 1999) et la *créativité* qui rend compte de la potentialité qu'ont certains enfants d'inventer de nouvelles formes de vie à partir de l'altérité ou du trauma (Moro, 2008). Il nous faut pouvoir penser autrement pour permettre à ces enfants plus de liberté, plus de possibles.

Ne pas obliger les adolescents à vivre dans des cultures du retirement

Comment accepter les différences de tous les enfants ? Comment reconnaître les histoires, les parcours, les conflits parfois, mais toujours les mouvements de vie et les liens qui permettent de se reconnaître dans l'autre ? Il est surprenant que, dès que l'on parle de lien social, on sorte l'épouvantail du communautarisme, comme si se reconnaître dans un groupe, même partiel, même transitoire n'était pas une nécessité qui appartient à tous. En particulier, ce sentiment d'appartenance permet de faire grandir les enfants sans se sentir seul, sans avoir le sentiment d'élever ses enfants en contrebande. Comme

Gauchet, « j'avoue ne pas prendre au sérieux les prétendues communautés. Elles ne me semblent pas véritablement consistantes. Je crois que l'on confond des communautés, au sens sociologique, et des identités, ce qui est encore autre chose, avec des communautés au sens politique. En raison de leur héritage républicain, les Français ont une sensibilité tout à fait particulière au phénomène communautaire qui leur brouille la vue. Toute immigration est communautaire par un mécanisme extrêmement simple de recherche de protection. Dans un environnement inconnu et hostile, on cherche naturellement le proche, le familier, le confort de la langue, les liens de solidarité. À cet égard, une certaine volonté française de ne voir que des individus a des effets déplorables. Elle produit ces ghettos sociaux où 80 nationalités parlant 30 langues différentes cohabitent dans la même barre de HLM. D'où l'ambiance si peu solidaires de ces ghettos. » In Debray et Gauchet (2005, p.44).

Les conditions d'accueil des migrants en Europe ont à évoluer pour favoriser la construction de liens entre les groupes et les personnes et ne pas les condamner au repli par manque d'ouverture possible. Sans cela, en effet, il n'y a d'autre choix que la culture du retraitement, de l'effacement, du manque, voire de la honte : « on ne t'en parle pas, car c'est mauvais, dangereux, contraire aux valeurs dans lesquelles tu vis ici ». Ce n'est pas de communautarisme dont ont besoin les enfants de migrants ; ce sont de liens diversifiés, comme tous les autres enfants. Et les priver de liens multiples, de nourritures fondamentales au prétexte qu'on a peur du communautarisme ou, du moins, de certains communautarismes, c'est les empêcher de vivre une des beautés de leur monde, celle de la diversité à laquelle ils appartiennent et qu'ils contribuent à rendre vivante, à incarner. Pour l'heure, malheureusement, selon l'expression de Debray (2005), nous vivons la déliaison : « faute d'histoire commune, chacun se replie sur sa mémoire, sa micro-identité sexuelle, ethnique, religieuse, régionale... » Debray (2005)².

Plaidoyer pour la rencontre

Les travaux actuels sur les adolescents, enfants de migrants montrent qu'ils sont capables d'inventer une manière d'être et de faire nouvelle et créative à condition de s'inscrire dans un double processus de transmission, celle du dedans, celle du dehors et de faire des liens entre ces mondes (Moro et Moro, 2004). À condition pourrait-on dire d'être inscrits et pas assimilés, abrasés. On retrouve un élan vital qui a fait par exemple l'intérêt hier de pays comme les Etats-Unis qui, au moment de la seconde guerre mondiale ou juste après, accueillaient dignement les immigrés en leur laissant la place de celui qui vient de l'extérieur, à qui on doit faire une place et qui doit lui, trouver une stratégie de métissage. Ainsi, on peut voir dans l'intérêt de Hannah Arendt pour les Etats-Unis, la chance que représentait pour les Juifs venus d'Europe, un pays comme les Etats-Unis qui « accordait la citoyenneté sans la faire payer du prix de l'assimilation. »

Permettre aux enfants phares, aux enfants guetteurs de monde, de passer de la précarité et du doute sur soi et sur sa transmission à un nouvel être au monde - un être au monde, métissé et ouvert. Métissage étant ici entendu comme le produit de cette double transmission parentale et sociétale, une transmission complexe et parfois violente, doublement violente. Regardez les choses à partir de l'intime, du dedans, de l'infiniment petit, conduit à un plaidoyer pour une certaine anormalité selon les termes

² In Debray et Gauchet (2005, p. 43).

employés dans un autre domaine par Joyce Mac Dougall (1978). La position interne est pourtant la même : la clinique quotidienne, le souci pour les processus de construction conscients et inconscients aboutissent à demander dans ces situations limites de laisser des espaces de négociation avec l'altérité, des espaces de jeu, des espaces de différences pour éviter trop de douleur ou trop de violence faite à l'autre.

Tout est affaire de rencontre possible, de liens entre les personnes et les groupes. Dans la rencontre, la peur disparaît et laisse place à l'échange comme on voit en ce moment à propos des enfants de familles sans papiers, enfants scolarisés et qui risquent d'être expulsés dans tous nos pays européens. Les enfants, les familles, les associations se mobilisent pour résister. Elles connaissent les enfants, elles les rencontrent, elles se représentent ce qu'ils vivent et ce que vivent leurs familles alors, la peur fait place à la fraternité, c'est ce que nous ressentons tous les jours sur le terrain. Tel est donc l'enjeu, celui de la rencontre et non celui de la peur et des angoisses qui cherchent des objets pour se fixer... On ne dira jamais assez combien il faut se battre pour la mixité et contre les ghettos qui construisent des frontières visibles et invisibles entre les personnes et les citoyens, des hiérarchies aussi. Et aujourd'hui dans toute l'Europe, on voit des tentations autoritaires qui au nom de la peur de l'autre, tendent à vouloir que chaque citoyen se transforme en policier et dénonce celui qui « ne devrait pas être là ». On oublie bien vite que nous aussi, nous avons été pays d'immigration, on oublie bien vite les principes éthiques de l'accueil des plus vulnérables, des exilés, de ceux qui, pour avoir encore quelques illusions, ont du partir. Les adolescents, sont le fruit de ces rêves, de ces utopies, de ces poussières de vie qui ne veulent pas s'éteindre.

Ainsi, comme d'habitude, les positions à l'emporte-pièce des politiques ou de ceux qui veulent décider au nom de principes de réalités que l'on peut contester nous en apprennent plus sur leurs auteurs et leurs fantasmes que sur la réalité des choses. Pourtant, ils ne sont pas sans conséquences politiques comme la surenchère d'annonces publiques sur les politiques d'immigration le laisse entrevoir dans plusieurs pays d'Europe. A quel prix pour les enfants de migrants ? A quel prix pour notre société ?

Penser l'altérité et l'élaborer dans un dispositif pertinent est donc à la fois une position intérieure découlant d'une épistémologie de la différence, une position clinique et aussi politique. L'observation des mondes et de leurs lois n'est pas seulement une démarche poétique, elle est une véritable stratégie éthique, pragmatique et scientifique.

Les adolescents dans notre monde transculturel contribuent aux métissages des idées et des techniques. C'est une nouvelle chance pour relancer la pensée sur la clinique transculturelle et au-delà la clinique de tous les adolescents.

Séville, le 4 août 2009

Bibliographie

- Aulagnier P. Se construire un passé, *Journal de Psychanalyse de l'enfant*, 1989, 7, 119-220.
 Baubet T et Moro MR. *Psychothérapie transculturelle*. Paris, Masson ; 2009.
 Ben Jelloun T, *Partir, Roman*. Paris, Gallimard, 2006.
 Cyrulnik, B, (1999), *Un merveilleux malheur*, Paris, Odile Jacob.
 Debray R, Gauchet M. Cherchons République désespérément. *Le Nouvel Observateur* ; 15-21 décembre 2005 : 42-4.

- Devereux G. (1970), *Essais d'ethnopsychiatrie générale*, Paris, Gallimard.
- Devereux G. (1972), *Ethnopsychanalyse complémentariste*, Paris, Flammarion (réédition 1985).
- Laplace et Pontalis (1967) *Dictionnaire de la psychanalyse*, Paris, PUF.
- L'autre* n°14 "Bébés étranges, bébés sublimes". Grenoble : La Pensée sauvage ; 2004.
- Garcia Lorca F. *Jeu et théorie du duende*. Paris, Allia; 2008.
- Mac Dougall J. *Plaidoyer pour une certaine anormalité*. Paris : Gallimard ; 1978.
- Moro MR, Moro I. and coll. *Avicenne l'andalouse. Devenir psychothérapeute en situation transculturelle*. Grenoble : La Pensée sauvage ; 2004.
- Moro MR. *Aimer ses enfants ici et ailleurs. Histoires transculturelles*. Paris, Odile Jacob; 2007.
- Nathan T. (1986), *La folie des autres. Traité d'ethnopsychiatrie clinique*, Paris, Dunod.
- Nathan T. (1987), La fonction psychique du trauma, *Nouvelle revue d'ethnopsychiatrie*, 8.
- Résolution du Parlement européen du 2 avril 2009 sur l'éducation des enfants de migrants.

Film

DVD multilingue de L Petit-Jouvet: *J'ai Révé d'une grande étendue d'eau*, Abecaris film, sorti en français en 2003, en hollandais en 2005 et en italien, anglais, portugais et espagnol en 2008 (abecaris@club-internet.fr).